

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



***Quelle douleur!* de Monique Larouche-Thibault**
La vie est un roman

Louise Milot

Number 36, Winter 1984–1985

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/39843ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Milot, L. (1984). Review of [*Quelle douleur!* de Monique Larouche-Thibault : la vie est un roman]. *Lettres québécoises*, (36), 15–16.

Quelle douleur!

de Monique Larouche-Thibault

La vie est un roman

Quelle douleur! de Monique Larouche-Thibault est un «premier roman». Comment ne pas en commencer la lecture, de ce fait, avec une curiosité toute particulière, mais aussi avec prudence, avec précaution même, tournant les pages sans hâte, laissant aux mots le temps de nous bien rejoindre et de dévoiler, qui sait, ce que certains appellent un *texte*, ce que d'autres appellent un *auteur*. Cette attitude prudente vaut d'autant plus ici qu'à l'endos de la couverture on a pu lire, avant même de connaître un seul mot du texte, cette phrase prometteuse:

Voici un roman étonnant qui fait entendre une voix nouvelle dans la littérature québécoise.

Et en effet, les premières pages du livre le sont, étonnantes:

Puis le temps était venu de se tirer de là, sa mère poussant, la repoussant, la pressant de toutes parts, l'écrabouillant — la dilatation, l'expulsion — ouste! dehors, il suffit.

Elle s'était retrouvée, le nez en premier, dans le drap froissé, entre deux cuisses maigrichonnes, à l'orée d'une forêt pubienne, en pleine humidité. De l'urine, du sang, des excréments?

Puis sa mère n'avait plus bougé. Pâle, exsangue, elle était «morte en couches», ainsi qu'ils le dirent plus tard, précisant: «des fièvres puerpérales». Donc ce n'était pas elle qui l'avait tuée!

(p. 13, début du roman)

Voilà qui situe d'entrée de jeu le ton du discours qu'on va lire.

Le roman se divise en sept parties dont le seul intitulé reflète bien la composition d'ensemble. Les trois premières sont désignées par des noms de personnages:

1 *Simone*, 2 *Annabella*, 3 *Rita*. Les trois autres se réfèrent plutôt à un développement linéaire: 4 *Deux ans plus tard...*, 5 *Un an plus tard...*, 6 *Sur le chemin de la liberté*, 7 *La promenade*. Passée une mise en situation assez longue, par le biais de la mère — Simone — et de la soeur — Annabella — du personnage de Rita, c'est l'histoire de celle-ci, finalement, qu'on suit.

Simone est la mère de Rita et d'Annabella: c'est sur sa naissance à elle et sur la mort de sa propre mère que s'ouvre le roman. Abandonnée par son père, elle vivra dans sa famille d'adoption une enfance malgré tout assez heureuse, une adolescence plus houleuse qui précipitera la venue du mariage à cause d'une libération que bien à tort elle en escomptait. Annabella sera sa fille première-née, idolâtrée et parfaite; Rita, la seconde, non désirée, sans qualités du point de vue de la mère, sera négligée. Malheureusement pour Simone, c'est Annabella qui sera emportée par la maladie, pas Rita. Celle-ci sera ni plus ni moins abandonnée (comme Simone elle-même l'avait été, au fond) mais de l'intérieur, c'est-à-dire qu'elle sera abandonnée par sa mère tout en vivant avec elle dans sa maison. Puis, ce seront la grand-mère paternelle et sa fille Gabrielle qui prendront en charge cette Rita déclarée débile par sa propre mère et effectivement devenue, au terme de l'adolescence, immobile, muette, presque impotente. Quelques années plus tard — et la grand-mère morte — la tante Gabrielle reprendra la tâche et réussira un déblocage: «Rita, tu... TU PARLES!» (p. 116). Alors que tout semble donc bien engagé, Rita sera déchiquetée, un beau jour ensoleillé de juillet, par la négligence d'un automobiliste ivre dont le frère avait épousé la blonde le matin même. Et



c'est la fin. Peut-être faut-il voir cependant dans le cri expulsé par Gabrielle quand elle constate l'accident, la vraie naissance de Rita, résolution positive de la naissance un peu ratée du début:

[le] coeur [de Gabrielle] se brisa en mille miettes, mais de sa poitrine enfin dégagée put alors sortir un cri de bête blessée, un cri qu'elle retenait depuis toujours:

Rrrrrriiiiiitaaaaaa!

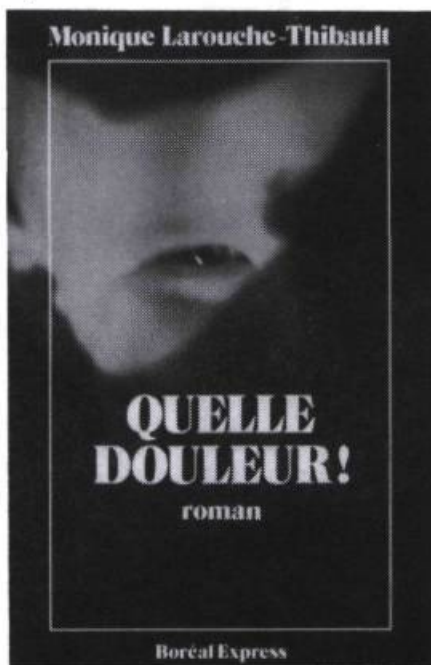
Quelle douleur!

(p. 131, fin du roman)

Même si on peut s'étonner de l'importance donnée, en finale, au personnage de Gabrielle — que personnellement je considérais, à tort peut-être, comme un personnage de soutien — on ne peut pas ne pas voir l'intérêt de la tentative d'ensemble, soit le fait de substituer à une première naissance dans la douleur, qui avait entraîné la mort (de la mère), cette nouvelle mort (de la fille) qui entraîne, elle, une re-naissance, cette fois par le langage et en lui. Il faut bien voir en effet que c'est le nom — *Rita* — qui est propulsé hors du corps à la fin et dont surgit, comme par surcroît, le «Quelle douleur!» Dans la mesure où cette expression, si elle vient, bien entendu, en droite ligne de la douleur de l'enfantement, n'est plus une douleur, à la fin, mais... un titre de roman, on reconnaît que le changement est de taille. On voit bien dans ce livre que la vie s'est faite roman, celui-ci justement, intitulé «*Quelle douleur!*».

De ce point de vue d'ensemble, l'entreprise de Monique Larouche-Thibault frappe juste. L'examen du texte plus en détail suggère par contre des commentaires plus nuancés. Si les premiers chapitres se succèdent avec une densité et une force qu'on peut qualifier de remarquables, la suite — ce que nous avons appelé ci-dessus le développement linéaire de la vie de Rita — n'est pas de même stature. Est-ce dû au fait que les premiers chapitres, qui recouvrent un temps plus long — presque deux générations — ont atteint plus facilement, à cause de cela, une certaine densité? Il est possible que le choix narratif des cinquante premières pages — raconter toute la vie de Simone jusqu'à aujourd'hui en un chapitre, toute la vie d'Annabella jusqu'à sa mort en un autre chapitre — ait produit l'impression que dans le cas de ces personnages on allait à l'essentiel. À partir de la tentative de réhabilitation de Rita par la grand-mère et Gabrielle (p. 68

à la fin), on stagne trop souvent dans l'anecdote, anecdote détaillée en plus, et il y a un écart disproportionné entre la «charge», au niveau du sentiment et du langage, et une certaine facilité ou banalité du contenu. Nous pensons notamment à l'entrevue où Simone essaie d'avouer à sa belle-mère qu'elle ne veut plus de Rita (pp. 74-6), à la conversation entre Gabrielle et sa mère sur la difficulté de partager la même chambre si la grand-mère continue de ronfler (pp. 78-9), au lever de Gabrielle un matin gris de fin d'hiver (pp. 97-104), etc. Décidément, la romancière semble mal à l'aise dans le récit singulatif et réussit beaucoup mieux ses effets dans les épisodes qui utilisent l'itératif, comme cette description tout à fait enlevée, en une seule fois et en une seule page, des années d'école (pp. 55-6).



Les premières parties du roman — surtout la première en fait — ont ce pouvoir de nous hausser ou de nous transporter dans un univers terrible et, à la limite, fantastique parce que l'événementiel a eu le temps d'être décanté. La première page (citée plus haut) qui en trois paragraphes règle le sort de la naissance de Simone, de la mort de sa mère et de la dénégation de la culpabilité de l'enfant face à l'événement traumatisant, est indéniablement efficace. Mais la gageure n'est pas tenue tout au long. Même si l'écriture est souvent nerveuse, rapide, incisive, et même si je sais bien qu'il ne faut pas séparer le fond de la forme, il reste qu'ici le don d'écrire n'est pas toujours au service d'une matière qui est de même envergure. À partir du mo-

ment où la romancière, plutôt que de faire *comprendre*, à coup de révélations successives, entrecoupées d'importantes ellipses (premier tiers du roman), entreprend de tout *révéler*, dans le détail, des péripéties de la résistance de Rita à guérir, son pouvoir de conviction diminue et l'intérêt se perd.

Prenons l'exemple final de l'accident de voiture. La vision qu'a Gabrielle du corps complètement éclaté de Rita — vision excessive s'il en est et à la limite du vraisemblable (p. 131) — est fort suggestive et le trop-plein du propos passe, parce qu'il se transforme en étrangeté. C'est là, il me semble une des forces de l'écriture de Monique Larouche-Thibault, qui rappelle la capacité de cruauté d'*Une Saison dans la vie d'Emmanuel*. Mais, à côté de cela, comment accrocher, dans le même épisode, aux commentaires concernant l'automobiliste qui frappe Rita:

Dédé Ménard, vingt-deux ans, approchait, au volant de la grosse Buick bleue de son père, à cinquante milles à l'heure dans les courbes.

.....
Il prit le virage comme un satané fou, Dédé Ménard, sur les chapeaux de roues... Wiwiwiwii! ...quand il vit, fonçant sur lui à toute allure, un camion-citerne... et une chaise roulante... «Une, deux, trois, quatre! Ma tite vache a mal aux pattes, Tirons-la par la queue, Elle ira bien mieux!»

— *La belle infirme! s'extasia-t-il. C'est donc de valeur! (pp. 129-30).*

Je veux bien qu'il y ait un sens à l'irruption, ici, de l'onomatopée, de la comptine, et de la réflexion pour le moins bizarre du personnage de Dédé Ménard: à la limite, tout a un sens. Tout de même, quand le roman prend cette direction, ce qui est de plus en plus le cas à mesure qu'on avance dans la lecture, je crois qu'il se dessert.

Il reste que Monique Larouche-Thibault a fait la preuve, par ce premier roman, qu'elle avait une écriture. En outre, il faut bien admettre que le créneau où elle semble vouloir se situer, dans l'ensemble de la production romanesque québécoise, n'est pas si encombré. Dans cette perspective, l'endos de la couverture de son roman, en parlant de «roman étonnant» et de «voix nouvelle», ne faisait pas — ce qui n'est pas toujours le cas — de fausse représentation. □